

encore dans son esprit qu'elle n'est pas coupable. Supposons qu'ils cherchent ensemble le véritable incendiaire d'Alfortville, le véritable meurtrier de Jules Labroue et qu'ils le trouvent, il est clair que Lucien lui-même imposerait silence à Jeanne Fortier. Pourrait-il provoquer un scandale autour de l'homme dont il aurait épousé la fille ? jamais de la vie !

—J'avais fait ce calcul en apprenant l'amour de Mary pour Lucien, répondit le faux Paul Harmant.

—Eh bien ?

—Eh bien ! le mariage est impossible.

—Allons donc ! Est-ce que le jeune homme serait déjà marié, par hasard ?

—Il n'est pas marié, mais il aime une jeune fille, et il a juré de l'aimer toujours et de l'épouser.

—Elle est donc bien riche, cette jeune fille ?

—Elle ne possède pas un sou !

—En voilà un idiot ! c'est trop bête, c'est invraisemblable !

—Soit, mais il est malheureusement vrai que Lucien a refusé la main de Mary.

—Je commence à comprendre. C'est la péronnelle qui vient mettre des bâtons dans les roues de tes projets qu'il s'agit de supprimer.

—C'est elle !

—Quand elle aura disparu, Lucien Labroue ne sera pas assez nigaud pour laisser échapper la fortune que tu lui offres.

—C'est sur cela que je compte pour sauver ma fille.

—Eh bien, cousin, je me charge d'arranger l'affaire. Tu as confiance en moi, ça m'honore.

Tu es venu tout droit à moi, ça me flatte. Je suis ton homme ! Sois tranquille, avant peu, ma cousine Mary s'appellera Madame Lucien Labroue. A propos, comment se nomme la particulière de ce coco-là et où perche-t-elle ?

—Je n'en sais rien.

—Bigre, voilà un renseignement qui ne me conduira pas loin.

—J'en conviens, mais voici un expédient auquel j'ai pensé, et qui peut nous amener à découvrir ce que j'ignore ?

—Quel est cet expédient ?

—J'envoie Lucien passer trois semaines à Bellegarde pour mettre en place des machines et relever des plans.

—Parfait ! Nous ne l'aurons pas sur les talons pendant ce temps-là.

—Il couchera ce soir à l'usine afin de pouvoir faire expédier demain, dès la première heure, les machines qu'il accompagnera au chemin de fer de Lyon.

—Après ?

—Il partira lundi matin.

—Pas un mot de plus ! interrompit Ovide. C'est compris ! Ayant son dimanche libre, et filant le lundi, il conascrera nécessairement la journée à faire à son idole ses plus touchants adieux.

—Cela me paraît probable.

—C'est plus que probable, c'est certain. Donc il faut établir une surveillance et savoir où le jeune homme ira traîner ses guêtres en sortant de l'usine, après avoir accompagné les machines au chemin de fer.

—Oui, c'est parfaitement cela.

—Eh bien, cousin, nous le saurons, je te le promets, et quand je fais une promesse, je la tiens.

—As-tu besoin d'argent ? demanda Jacques Garaud.

—Voilà ce que j'appelle une question pleine de tact ! dit Ovide en riant. On devine tout de suite qu'on traite avec un homme pratique ! Certes, il me faudra de l'argent, car il y aura des dépenses indispensables. Mais regarde comme je suis gentil, cousin ! je ne te demande rien, quant à présent. Quand nous connaissons la besogne, nous ferons le prix, je te dirai ce que cela vaut. A quelle heure Lucien Labroue quittera-t-il la fabrique demain matin ?

—Entre cinq et six heures.

—Où se trouve son logement particulier ?

—Rue de Miroménil, numéro 87.

—Suffit, on le filera. Maintenant que tout est entendu, j'ai une faim de loup. Allons dîner.

—Laisse-moi partir le premier. Je vais rejoindre mon cocher qui stationne à l'entrée de l'avenue.

Je l'enverrai prévenir chez moi que je ne rentrerai pas dîner.

—Moi, pendant ce temps, j'irai t'attendre au restaurant du père Latuile. On n'y est point mal. C'est là que je prends mes repas.

—Je ne tarderai guère à t'y rejoindre.

Les deux hommes sortirent du pavillon l'un après l'autre. Le faux Paul Harmant se dirigea vers sa voiture et dit à son cocher :

—Vous allez retourner à l'hôtel et vous ferez prévenir mademoiselle qu'elle ne m'attende pas, que je dine dehors et que je ne sais à quelle heure je reviendrai.

—Bien, monsieur.

Le cocher s'éloigna au grand trot de ses chevaux. Mary était trop habituée aux absences de son père pour s'en inquiéter. Elle mangea seule et regagna son appartement. Jacques Garaud quitta son prétendu cousin vers onze heures du soir.

—Ovide est bien l'homme qu'il me fallait, pensait-il en prenant le chemin de la rue Murillo. Avec lui, je triompherai de tous les obstacles.

—Le Dijonnais se disait de son côté :

—Peste ! Il s'agit de conserver mes rentes ! Quant au prix du travail à faire, j'aurai soin qu'il atteigne un chiffre coquet ! Le cousin est riche, il peut payer.

Tout en monologuant, Soliveau rentra chez lui. Tout à coup il se toucha le front.

—C'est aujourd'hui samedi, jour de la paye de quinzaine ! se dit-il. Les ouvriers bambocheurs sont encore dans les " assommoirs." Voilà mon affaire. Je suis sauvé !

En un tour de main il revêtit son costume américain frippé par le voyage, se coiffa d'un vieux chapeau mou, sortit de chez lui et se dirigea vers la partie basse de l'avenue celle qui se rapproche de la barrière. Ovide s'approcha de la porte vitrée d'un assommoir et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait là des maçons en bourgerons et cottes maculés de plâtre, des forgerons, des peintres, des ouvriers de différents corps d'état. L'ivresse naissante rendait les conversations fort bruyantes. Quelques hommes jouaient aux cartes, d'autres chantaient, d'autres criaient, tous fumaient. Ovide allait poser la main sur le bec de canne, faire jouer la serrure et entrer, quand la porte s'ouvrit pour laisser sortir un maçon couvert de plâtre et complètement ivre. C'était un homme de quarante ans environ. Il s'arrêta sur le seuil, titubant en regardant Soliveau avec un sourire bestial. Puis il demanda d'une voix pâteuse :

—Est-ce que tu viens pour me payer un litre, toi, mon ami, que je ne connais pas ?

LXXXVI

—Te payer un litre ? répéta le Dijonnais en riant. Tout de même, mais pas ici.

—Où tu voudras, pourvu que ce soit du chenu, du vin bouché, dit l'ivrogne. Tu me fais l'effet d'un vrai zig, et tu dois avoir des monacos. Moi, je suis raiguisé. J'ai touché ma paye, j'ai payé mon gargon. Je me suis entonné pas mal de litres. Je n'ai plus un radis et j'ai encore soif. D'abord, moi, j'ai toujours soif. C'est mon tempérament.

Arrosons-nous la dale, la dale, la dale,  
Arrosons-nous la dale, la dale du cou !

En disant et en chantant ce qui précède, l'homme au bourgeron couvert de plâtre avait saisi le bras d'Ovide, et s'y cramponnait pour garder son équilibre. Ils firent ainsi quelques pas, Soliveau s'arrêta brusquement et demanda :

—Veux-tu gagner vingt francs ?

—Vingt francs, tu veux me faire gagner vingt francs ! T'es donc un banquetier, toi !

—Non, mais je t'achète vingt francs ton bourgeron, ta ceinture, ta cotte et ta casquette.

L'ivrogne eut un bruyant éclat de rire, coupé par un hoquet.

—Mes frusques ! bégaya-t-il ensuite, qu'est-ce que tu veux faire de mes frusques ?

—Je suis comédien. Je dois jouer demain un rôle de maçon au théâtre des Batignolles, et je veux un costume " nature."

—Ça, c'est drôle ! Et tu m'achètes un jaunet ma défroque ?

—Oui.

—Eh bien ! affaire entendu. Aboule tes quatre " roues de derrière," v'la déjà ma casquette.

(La suite au prochain numéro.)

NOTES ET IMPRESSIONS

Si l'on savait combien il y a de douceur à être bienveillant, tout le monde voudrait l'être.—ED. CHARTON.

Apprendre plusieurs langues, est l'affaire d'une ou deux années ; être éloquent dans la sienne demande la moitié de la vie.—VOLTAIRE.

Le peuple est peu sensible aux délicatesses du goût ; par cela même il force les auteurs à concevoir plus grandement pour l'intéresser.—BÉRANGER.

Brûler une lettre est faire un meurtre moral : dans les cendres d'une correspondance anéantie, il y a toujours quelques parcelles de deux âmes.—THÉOPHILE GAUTIER.

Ceux qui ont des croyances échappent aux crédulités.—A DELPIT.

Les hommes qui méprisent leurs semblables sont suspects ; ils doivent avoir, sans le dire, de très bonnes raisons pour se mépriser eux-mêmes. Quelque clair-voyants, quelque observateurs que nous soyons, il n'y a guère qu'un cœur que nous connaissions bien, dans ses replis les plus cachés, c'est le nôtre. Or s'il existe, et je le crois, un fonds commun dans l'humanité, c'est surtout en étudiant son propre cœur qu'on apprend à connaître le cœur des autres.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

En général on n'ouvre pas suffisamment ses fenêtres ; c'est cependant le premier soin qu'il faudrait avoir le matin pour renouveler l'air, toujours concentrée, des chambres à coucher. Beaucoup de médecins considèrent cette précaution comme un des meilleurs antiseptiques, et nous ne pouvons trop recommander à tous nos lecteurs de bien aérer leurs chambres. C'est un des principes les plus importants de l'hygiène.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 110.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

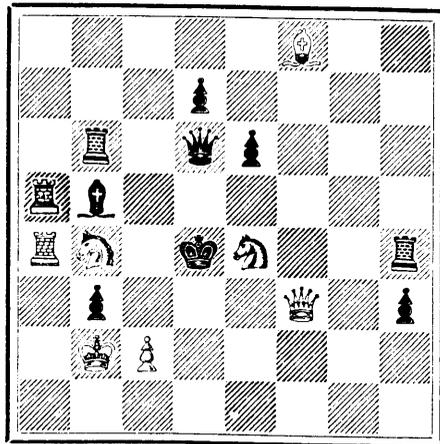
Il faut qu'on XXXXX le chapon  
Et qu'on XXXXX le Maçon.

No. 111.—MÉTAGRAMME

De fillette blonde  
Le gentil chapeau.  
L'ornement de blonde  
Auprès du bandeau.  
Le pauvre manteau  
De la vagabonde.

No. 112.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—8 pièces



Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 107.—Le mot est : Secret.

No. 108.—Le nom est : Mirabeau.

No. 109.—Les mots sont : L'Amante. La Mante et La Menthe.

ONT DEVINE :

Mlle Délima Pelletier, l'Islet ; Mlle N. Tranchemontagne, Montréal ; J.-B. Clément, fils. Ste-Scholastique ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, St-Raymond.